CAMILLE BOUCHARD

Flibustiers du Nouveau Monde

Le Diable à bord

DOMINIQUE ET COMPAGNIE

Camille Bouchard

Flibustiers du Nouveau Monde

Le Diable à bord

Dominique et Compagnie

Grand roman Dominique et compagnie

Flibustiers du Nouveau Monde

Le Diable à bord

Camille Bouchard

À mes amis, les extraordinaires
professeurs de français
qui, année après année,
renouvellent leur confiance
envers mon travail :

Bruno D'Anjou
Stéphane Breault
Dominique Patenaude

Je m'appelle Ludger.

Je suis né sur une île de la mer des Caraïbes. De ma lointaine famille européenne, je ne connais que ma mère. Nous avons été recueillis par les Indiens *taïno,* dans un village de la terre ferme appelé Nicao. Immédiatement, nous avons adopté leurs coutumes et leur mode de vie.

Guamani, un *Taïno,* est né le même jour que moi. À la blague, nous disons que nous sommes jumeaux. Nous avons dix ans et, justement, comme des jumeaux, nous sommes inséparables.

Toujours sur nos talons, un troisième frère ne nous quitte jamais: Léolin, mon puma, mon lion des Amériques. Malheur à qui nous voudrait du mal!

Un jour, en chassant, nous avons rencontré Jongo, un esclave africain de notre âge évadé d'un bateau de pirates. Il nous a guidés jusqu'à l'emplacement d'un fabuleux trésor. Dans cette aventure, nous avons fait la connaissance de Mohamed, un mahométan, également de notre âge. Ensemble, nous avons affronté les soldats espagnols et, surtout, le terrible pirate Sabre-de-Sang.

Heureusement, nous avons aussi pu compter sur la loyauté et le courage du corsaire Jean-René Bontemps et de tout son équipage.

Prologue

Pendant que nous célébrons sur le brigantin du pirate Sabre-de-Sang — devenu le navire du corsaire Bontemps —, dans la ville espagnole de Santa-Catarina, l'atmosphère est beaucoup moins festive. Des vaisseaux de guerre tout juste arrivés d'Espagne viennent d'y conduire un amiral de la flotte des Indes qui n'est pas du tout content de ce qu'il y trouve.

Mais pas du tout.

— Et ce sont les pirates qui ont tout saccagé ainsi ? demande l'officier du roi.

— Oui, oui, Excellence, s'empresse de répondre don Pedro Paz del Castillo, le *corregidor* qui soigne encore ses nombreuses blessures. Ils étaient deux groupes. Ils se sont battus entre eux, puis ils ont pillé nos richesses.

— Et c'étaient des Français ?

— Comme de raison, Excellence. Ces misérables qui ne sont même pas catholiques !

— Et il y avait également des Indiens, ajoute un commerçant avec une expression des plus mauvaises.

— Des Indiens ? s'étonne l'amiral.

— Oui, Excellence. Ils ont prêté main-forte aux pirates. J'ai vu aussi des Africains. Une véritable armée !

— C'est bien vrai, confirme le *corregidor*.

— Mais alors, s'indigne l'officier, ces Français s'allient à toute la racaille de la terre.

— Avec l'aide de Dieu… et de votre puissante flotte, Amiral, nous pourrions débarrasser le Nouveau Monde de ces suppôts de Satan.

— Vous avez une idée où les retrouver ? demande l'envoyé du roi.

Les marchands regardent don Pedro, un peu interdits. Tout à coup, l'un d'eux s'avance en pointant un index. Il hésite :

— Euh… Je sais peut-être, Excellence. J'ai entendu parler les enfants qui étaient avec eux… des démons, en fait… Je les ai entendus, donc, parler du village de Nicao.

— Nicao ? C'est quoi, ça, Nicao ? demande l'amiral.

— Il s'agit d'une agglomération de Sauvages à un jour de navigation d'ici, répond le *corregidor*. Voilà sans doute l'endroit où se sont regroupées les forces des Français, des Indiens et des Africains réunis.

— *¡Pardiez !* jure l'amiral. Dans ce cas, que mes troupes regagnent immédiatement leur bord. Nous cinglons vers ce village de brigands. Donnez-moi deux jours et il n'en restera que des cendres !

CHAPITRE 1

L'apparition

Doux-Géant est tellement costaud que, même dissimulé derrière le tronc d'un arbre immense, il doit se placer de côté pour masquer ses épaules. Heureusement qu'il fait nuit, sinon il serait facile à repérer. Près de lui, le capitaine Jean-René Bontemps semble un gringalet. Pourtant, lui-même est d'une bonne carrure, avec un torse puissant et des bras musclés.

Sous la lumière de la Lune, les deux hommes observent une chaloupe échouée sur le sable. Orocovis, un fier guerrier qui, en temps de paix, est simplement pêcheur, l'a remarquée une demi-heure plus tôt. L'embarcation se laissait porter sur

les vagues de la marée montante. L'indigène *taíno* est aussitôt venu prévenir le maître des corsaires. *Le Féroce* — l'ex-navire du pirate Sabre-de-Sang, maintenant sous la gouverne de Bontemps — mouille au large de Nicao depuis la veille.

— On distingue un homme à bord, murmure Doux-Géant à son capitaine.

— Un cadavre, tu veux dire, réplique Bontemps en observant une silhouette noire affalée contre les avirons.

— Lui, peut-être pas mort, baragouine en français Orocovis. Lui ramait quand moi apercevoir lui.

Bontemps tire lentement l'épée de son fourreau. Penché pour se dissimuler derrière de hautes herbes, il s'engage en silence en direction de la chaloupe.

— Suivez-moi, murmure-t-il à ses compagnons.

Les trois ombres se faufilent sans bruit au milieu de la végétation ; celle-ci s'agite à peine sur leur

passage. Ils s'approchent de l'embarcation échouée tandis que les vagues viennent clapoter à un pied de la coque. La mer se retire, déjà, comme si la marée n'avait servi qu'à déposer la barquette sur le sable.

— Ils sont deux, indique Bontemps en soulevant l'index et le majeur devant Doux-Géant et Orocovis.

En effet, à mesure que les corsaires et le *Taíno* avancent, ils parviennent à distinguer deux corps dans la chaloupe. En plus de celui écroulé sur les rames, un autre se démarque au fond de l'embarcation.

Pendant que Doux-Géant pointe le canon d'un pistolet vers le premier naufragé, Bontemps se penche sur le second. Orocovis se positionne derrière la poupe de manière à ce que les trois hommes cernent la barquette.

— Celui-ci est mort, annonce le chef des corsaires sans prendre la peine de murmurer.

Il se relève pour s'assurer de l'état de l'individu étendu sur les rames. Dans la pénombre, la peau de celui-ci paraît étrange, laiteuse… presque translucide. Bontemps s'en étonne tandis qu'il approche les doigts pour vérifier le pouls du naufragé.

Mais il n'a pas le temps d'y toucher.

Dans une détente rapide et inattendue, la silhouette se redresse au milieu de l'embarcation ! Bontemps, par réflexe, recule d'un pas. Doux-Géant, surpris, manque de faire feu avec son arme. Orocovis, saisi d'effroi, se met à implorer les dieux dans sa langue.

— Par Jésus qui règne au ciel ! jure Doux-Géant qui n'ose plus pointer son pistolet sur le naufragé.

Bontemps, son épée vers le sol, bouche bée, observe le long corps émacié qui se découpe sous la clarté lunaire. La peau miroite pareille à une statue de marbre mouillée par la fontaine d'une grande place. Les cheveux d'une pâleur irréelle, sous les reflets de l'astre de la nuit, créent un halo nacré autour de sa tête. De ses traits, les deux corsaires et le *Taíno* ne distinguent rien à cause de la pénombre… sauf ses yeux. Deux pupilles enflammées, rouges comme les lumignons des mèches des vieux fusils. Impossible de savoir si ceux-ci reflètent les rayons de lune ou brillent de leur propre lumière. Une apparition de cauchemar !

— Le… le Diable ! balbutie Bontemps, à mi-voix.

Doux-Géant, le pistolet tremblant au bout de son poing, demande :

— Je… je tire, capitaine ?

— Non, pauvre fou ! lance le maître des corsaires. Cet homme est le Diable, je te dis.

Nul parmi nous n'est mis au courant de l'étrange rencontre de la nuit. Bontemps, Doux-Géant et Orocovis, d'un commun accord, gardent le secret. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, et dans des circonstances inimaginables, que nous apprendrons ce qui s'est passé alors.

Nous y reviendrons en temps et lieu.

CHAPITRE 2

Le coup de canon

Le matin suivant, donc, sans rien connaître de ces événements, je m'éveille dans mon hamac. Depuis de nombreuses années, maman et moi partageons la maison de branchages — appelée « carbet » — des parents de Guamani, mon « jumeau » *taíno*. Jongo, notre nouvel ami, nous attend déjà à l'entrée, ayant dormi chez la famille adoptive que notre cacique lui a désignée. Mohamed, qui aime la mer, a refusé l'adoption pour retourner travailler sur *Le Féroce*. Il vivra désormais sous la protection du capitaine Bontemps, le corsaire. Il ne servira plus comme pirate. Cependant, en attendant que le navire remette les voiles, il habite avec Jongo chez sa famille *taína*.

Léolin, mon puma, mon brave gros lion des Amériques, paresse encore, étendu face au soleil matinal. Même s'il a un peu froid, la nuit, il n'aime pas reposer à l'intérieur du carbet.

— Maman, je sors retrouver les copains, mais nous restons dans le village.

Ma mère grogne en guise de réponse. Cela signifie qu'elle est d'accord. Sinon, j'aurais eu droit à de lourds reproches. Il faut quand même la comprendre. Je lui ai causé de nombreuses émotions dans les derniers jours et si le capitaine Bontemps n'avait pas plaidé en ma faveur, je serais sans doute en punition à perpétuité.

— Maman, je vais avec Ludger !

— À tout de suite, mon colibri.

Ça, c'est Abex, la mère de Guamani.

— Mais ne vous éloignez pas trop, précise-t-elle. Je prépare le déjeuner. Je vous appellerai dès que ce sera prêt. Mohamed et Jongo sont les bienvenus s'ils veulent partager notre repas.

Tout le contraire de ma mère. Comme toutes les femmes *taína,* Abex affectionne son enfant au

point de se soucier de lui chaque seconde, de ne jamais rien lui refuser. Enfin, presque. Des fois, je me dis que j'aimerais bien que maman soit *taína*. En même temps, je reconnais aussi que ma mère est ma mère et que je dois l'apprécier pour ce qu'elle est, pour les bienfaits qu'elle m'assure.

Même si elle manifeste son amour pour moi par une hargne perpétuelle… et la violence.

Car elle m'aime, bien sûr. Comme toutes les mères aiment leurs enfants.

— Salut, Ludger ! Salut, Guamani, lancent d'une même voix Mohamed et Jongo.

Mon frère *taíno* réplique d'un mouvement du menton.

— Salut, dis-je à mon tour en caressant le cou de mon gros lion.

Guamani m'imite. Nos deux amis, même s'ils ne craignent plus Léolin, n'ont pas encore l'audace de lui prodiguer autant de familiarité.

— Ça me fait drôle de me réveiller ailleurs que sur le pont d'un navire, soulève Mohamed qui n'a guère eu l'occasion de dormir à terre depuis qu'il a été kidnappé des années plus tôt.

— Et entouré d'une famille, rajoute Jongo.

— Hé ! s'exclame Guamani en regardant vers la plage. C'est le capitaine Bontemps, là. Je le croyais de retour sur le brigantin depuis hier.

On voit le corsaire, en effet, pieds nus dans le sable, sa chemise ouverte aux quatre vents, les manches roulées jusqu'aux coudes, en train de donner des instructions à plusieurs de ses hommes. Auprès de lui, s'affairent aussi quelques *Taínos,* dont Orocovis.

Je réplique :

— Le capitaine a choisi de rester à terre avec Doux-Géant. C'est Marcel qui commande à bord quand il n'est pas là.

— On dirait qu'il s'y plaît, à terre…, commence Guamani en me regardant avec un rictus moqueur. Il s'y plaît depuis qu'il a parlé avec ta mère.

— Que veux-tu insinuer ? que je demande, les sourcils froncés.

Il éclate d'un petit rire qui, au lieu de m'amuser, m'irrite. Il répond :

— Eh bien, peut-être la trouve-t-il de son goût. Peut-être te retrouveras-tu enfin avec un père.

Je crois que je rougis jusqu'à la pointe des cheveux. Serrant les dents, je m'apprête à bousculer mon frère *taíno* pour lui faire ravaler ses paroles, mais Léolin, qui anticipe souvent mes colères, me repousse avec le museau. Guamani comprend sur-le-champ qu'il est allé trop loin et perd son expression railleuse.

— Excuse-moi, se reprend-il aussitôt, éteignant immédiatement ma rage. Je ne voulais pas être méchant. Je voulais seulement te faire rire. Ma blague n'était pas drôle. Désolé.

Devant son repentir sincère, je serais malhonnête de continuer à jouer les victimes.

— Non, c'est moi qui m'excuse, dis-je en acceptant les coups de langue consolateurs de Léolin. Je ne devrais pas en vouloir à tout le monde parce que je ne connais pas mon père et que ma mère garde farouchement ce secret pour elle.

— Bon, fait Jongo avec une main sur l'épaule de Guamani et l'autre sur la mienne. Que proposez-vous de faire aujour… ?

Boouuum !

Un coup de canon, au loin, interrompt notre ami africain. Avec un bel ensemble, nous nous tournons vers le large, là où mouille le brigantin. Nous apercevons un petit nuage de fumée noire qui s'est échappé de la détonation.

— Un tir à blanc ! crie Doux-Géant qui passe à notre hauteur en allant rejoindre son capitaine sur la plage. Marcel nous avise d'un danger !

Tous les cinq, Mohamed, Jongo, Guamani, Léolin et moi, nous nous précipitons sur les talons du corsaire pour retrouver les autres sur la grève. Dans toutes les entrées des carbets, nous voyons émerger les têtes des villageois étonnés.

Une fois au milieu des flibustiers, nous entendons ces derniers spéculer sur l'appel du brigantin.

— Ils manquent d'eau-de-vie, ricane l'un d'eux.

— Ils veulent eux aussi venir profiter des douceurs de la plage, s'amuse un autre.

— Le maître canonnier a échappé sa pipe allumée dans une gargousse[1] pleine de poudre, s'esclaffe un troisième en se donnant de grandes tapes sur les cuisses.

Seuls le capitaine Bontemps et Doux-Géant ne semblent pas prendre le coup de canon à la légère. Je les surprends à échanger un regard rempli d'appréhension.

Le maître des flibustiers se penche sur un gros sac en cuir déposé dans le fond d'un canot et en extirpe une longue-vue. Il pointe l'objectif vers le large et balaie l'horizon du regard.

— Par la barbe de Lucifer ! échappe-t-il entre ses dents serrées.

Bontemps remet la lunette d'approche entre les mains de Doux-Géant et, d'un doigt, indique le nord, à la gauche du *Féroce*.

— Là, dit-il, à trois lieues du navire. Presque vis-à-vis ces petits nuages qui forment un triangle, tu vois ?

— Par les moustaches de ma mère !

1. Sac dans lequel on mettait d'avance une charge de poudre pour un tir de canon.

— Quatre vaisseaux, au moins, clame Bontemps en se tournant vers ses hommes.

Si ces derniers riaient encore une seconde plus tôt, maintenant ils affichent plutôt une tête affolée. Bontemps complète :

— Et les pavillons qui claquent à la pomme des mâts sont espagnols, pardieu !